

Dans les labyrinthes du sens : signe et dessein du dix-neuvième siècle

Jacques-Philippe SAINT-GÉRAND
Université de Limoges
CeReS

Il est difficile d'envisager le XIX^e siècle et ses langues sans s'interroger sur la pensée du langage qui les a traversés et les évolutions de celle-ci. À chaque instant du développement de ce siècle et quelles que soient les limites qu'on lui assigne, on trouvera effectivement, à côté des pratiques spontanées de ses divers systèmes d'expression (littérature, musique, peinture, dessin...), une réflexion théorique et critique sur les signes qui trouve son origine dans l'inquiétude que suscite chez les contemporains la dénomination de ce siècle : le *Dix-Neuvième Siècle*, qui est le premier à se présenter et représenter ainsi aux yeux du monde européen ; et ce dès sa première décennie¹. Jamais le XVII^e ou le XVIII^e siècle, de leur vivant, n'ont osé se parer de ce titre... Avec le XIX^e siècle, c'est autre chose : une série s'achève avec les bouleversements politiques et idéologiques que l'on connaît ; et une nouvelle série s'amorce dont ce siècle est le premier ordinal, celui qui, par conséquent, augure d'un avenir et inaugure celui-ci.

Nous avons tous en mémoire, au milieu du siècle, les vers de Baudelaire :

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de *symboles*
Qui l'observent avec des regards familiers.

Certains les perçoivent et les interprètent, d'autres ne les voient point et passent, superbes, ignorants ou insouciant. Moins connue, peut-être, est, sur la fin du siècle, cette citation de Henri de Régnier :

Le Symbole est le couronnement d'une série d'opérations intellectuelles qui

1. C'est en 1805 que Jean-Baptiste-Benoît Barjoud publie chez Dubois *Le Dix-neuvième siècle*, satire première. Certes, il s'agit là d'un écrit rédigé dans une perspective dépréciative et critique, mais cette démarche est la juste expression de la perception de l'entité problématique que constitue le nouveau siècle. De même, en 1810, Lombard de Langres y va aussi, chez Patris à Paris, de son *Le Dix-neuvième siècle*, suivi de quatre poèmes militaires, *le Grenadier, le Conscri, le Housard et le Canonnier*... Tandis que, la même année, Mme de Staël rédige un article qui sera refusé par le *Mercur de France*, sous le titre « L'Esprit du XIX^e siècle », au sujet du *Tableau de la littérature française au XVIII^e siècle*, de Barante. Article qui ne sera publié qu'en 1824, et dans lequel on trouve des emplois du syntagme de ce type : « Le XVIII^e siècle énonçait les principes d'une manière trop absolue ; peut-être le XIX^e siècle commentera-t-il les faits avec trop de soumission. L'un croyait à une nature des choses, l'autre ne croira qu'à des circonstances. » Merci à José-Luis Diaz de son aide sur ce point.

commencent au mot même, passent par l'image et la métaphore, comprennent l'emblème et l'allégorie. Il est la plus parfaite, et la plus complète figuration de l'Idée. C'est cette figuration expressive de l'Idée par le *Symbole* que les poètes d'aujourd'hui tentèrent et réussirent plus d'une fois. (H. de Régner, *Poètes d'aujourd'hui*, 1900.)

Mais, dès 1804, l'Oberman de Senancour ne déclarait-il pas :

.... elles [les fleurs] semblent indiquer ce que nulle tête mortelle n'approfondira.

Si les fleurs n'étaient que belles sous nos yeux, elles séduiraient encore ; mais quelquefois leur parfum entraîne, comme une heureuse condition de l'existence, comme un appel subit, un retour à la vie plus intime. Soit que j'aie cherché ces émanations invisibles, soit surtout qu'elles s'offrent, qu'elles surprennent, je les reçois comme une *expression forte, mais précaire, d'une pensée dont le monde matériel renferme et voile le secret.*

Les couleurs aussi doivent avoir leur éloquence : tout peut être *symbole*. Mais les odeurs sont plus pénétrantes, sans doute parce qu'elles sont plus mystérieuses, et que s'il nous faut dans notre conduite ordinaire de palpables vérités, les grands mouvements de l'âme ont pour principe une vérité d'un autre ordre, le vrai essentiel, et cependant inaccessible dans nos voies chancelantes. (éd. Béatrice Didier, Paris, Champion, 2003, p. 415-416 ; je souligne)

Ainsi, dans un univers d'infinies correspondances, est-ce le signe supportant le symbole qui fait problème et qui, de bout en bout, trouble la conscience d'une époque ayant délibérément cherché, comme le remarquait Claude Millet dès 1994, la fusion de la conscience esthétique et de la conscience historique.

Siècle des correspondances, du début à la fin de son ère, et ouvrant au XX^e siècle sur la conception saussurienne de la langue qui est fondamentalement une conception sémiologique, le XIX^e siècle, quelles qu'en soient les bornes chronologiques, a constamment affronté la question du symbole, du symptôme et de l'indice. Karl Bühler (1879-1963) notait encore, en 1931 :

Ce qu'effectue le langage humain est triple : *expression, appel et représentation*. Le signe langagier est *symptôme* en vertu de sa dépendance par rapport à l'émetteur, dont il exprime l'intériorité ; il est *signal* en vertu de son appel à l'auditeur, dont il guide le comportement externe ou interne comme d'autres signes de communication ; il est *symbole* en vertu de sa coordination aux objets et aux états de choses. (*Théorie du langage. La fonction représentationnelle du langage*, éd. D. Samain et J. Friedrich, Marseille, Agone, 2009, p. 109 ; je souligne).

Travaillant à convertir une psychologie de la pensée en une science du langage, le philosophe et médecin rappelait que le XIX^e siècle, dont il était issu, avait fait sa signature éthique, esthétique, philosophique et poétique de l'interrogation constante, en toutes ses pratiques, du rapport du signe au sens. Et l'émergence d'une discipline *Sémantique*, avec Michel Bréal (en 1883 et 1897), à l'époque des interrogations politiques sur l'identité nationale, au temps des recherches expérimentales de Broca et de Charcot, à l'heure des questionnements *poïétiques* de Mallarmé et quelques autres, jusques et y compris les recherches d'argotologie de Marcel Schwob, tout ceci n'est certainement pas

un fait du hasard.

Une telle constitution spécifique du XIX^e siècle ne peut manquer, aujourd'hui, de nous interpeller. Tandis que le mythe swedenborgien des correspondances signale les débuts d'une réflexion pluridisciplinaire (Goethe est aussi l'auteur en 1810 d'un très sérieux *Traité des Couleurs*, et avait déjà effectué de solides recherches de botanique sur les *Métamorphoses des plantes*, 1790), l'approfondissement de l'opposition de la forme (l'étymologie et la linéarité d'une généalogie rêvée) et du contenu (le sens et ses discontinuités avérées) paraphe définitivement l'aspect révolutionnaire de cette réflexion.

Personnellement, d'un point de vue de sémio-linguiste, je pense légitime de conférer à ce siècle sa plus large extension. Disons la plage 1794-1798 avec Barère et son *Rapport du Comité de Salut public sur les idiomes*, l'abbé Grégoire, et la cinquième édition du *Dictionnaire de l'Académie*, puis, autour du premier grand conflit mondial, la plage 1902-1919 avec les tolérances orthographiques de Georges Leygue, les interrogations de la crise du français portées par André Thérive ou Abel Hermant, et la cessation de la prééminence du français comme langue diplomatique lors du traité de Versailles.

En effet, l'événement révolutionnaire signe l'entrée dans une nouvelle manière de penser la langue et d'envisager le langage, tout comme l'internationalisation de la langue diplomatique marque une nouvelle façon de mesurer l'influence de la culture qui la sous-tend. Considérons donc d'abord le *terminus a quo* de ce vaste mouvement.

Dans ces années de violence, un trouble et un malaise s'installent durablement dans la conscience de leurs utilisateurs et, peu à peu, s'installent à l'arrière-plan des usages. Comment transformer un « agrégat inconstitué de peuples désunis » en un peuple et une nation ? Que la langue de la république devienne une et indivisible, que les patois et les dialectes soient proscrits en théorie sinon dans les faits, que les discours soumettent leurs auteurs à l'incertitude du sort dont décident les forces politiques, que, de tous les niveaux de la société surgissent des mots nouveaux, des tournures syntaxiques osées, tous ces faits marquent l'irruption d'une vaste zone d'ombre dans le paysage sémio-linguistique qui recouvre et offusque progressivement la clarté classique et des Lumières. Et l'image française de cette clarté, de cette élégance, de cette ironie qui met à distance critique les désordres et les défauts d'une société, va tout autant se trouver fragilisée à l'étranger où l'éveil des nationalités va donner un sursaut d'énergie aux revendications langagières locales.

Au temps de Chateaubriand, de Germaine de Staël, de Senancour, les premiers combats portent sur la correction de la langue et son respect ou son irrespect des formes convenues d'expression. Ainsi, dans *Saint-Géran ou la nouvelle langue française* (1807), Cadet-Gassicourt vise-t-il essentiellement le personnage de Chateaubriand jugé corrupteur de la langue française célébrée il y a peu encore par Rivarol [1784] pour son *Génie*. Chateaubriand y est dénoncé comme le dangereux pourvoyeur d'un style creux ainsi que de vaines

représentations offertes au lecteur. Mais, derrière le patronyme de l'Enchanteur, ce sont tous ses émules qui étaient visés par ceux-là mêmes qui déchantaient alors des transformations de la langue et de la société induites par le cours de l'histoire.

Après l'éclatement post-révolutionnaire des canons esthétiques classiques, et la subordination des faits de langage à l'idéologie métaphysique, la compréhension des mécanismes de la langue passe désormais par le *style*, non plus celui de Buffon, mais celui de l'homme moderne que définit une pratique individuelle.

Lorsque, pour des raisons de lexique, de syntaxe, de rhétorique, la recevabilité de cette dernière n'est plus assurée, le caractère massif du style se fissure, et des effritements de cette noble forme surgissent les multiples attestations d'une *individualité* non encore jugée valorisante :

Parmi les écrivains que ce petit ouvrage censure, il en est un sur-tout qui provoque d'autant mieux la critique qu'il semble prendre plaisir à corrompre la langue française. Il serait très-injuste de lui refuser toute espèce de talent ; mais il est absurde de lui accorder une admiration illimitée, de louer comme l'honneur du siècle et de la patrie des tirades déclamatoires dénuées de fond (quoiqu'elles aient souvent un but), des phrases boursoufflées, des alliances de mots barbares, des détails ridicules, des images burlesques, présentées avec une prétention, un ton d'autorité qui en impose aux lecteurs inattentifs, au point de leur faire prendre des mots pour des idées et du galimathias pour de l'éloquence. Si cet auteur n'avait aucune célébrité, aucuns prôneurs, il aurait fallu laisser aux journalistes le soin de relever les fautes de style qui déparent ces écrits ; mais ce n'est point un homme obscur, il a de nombreux lecteurs [...] il est bientôt devenu le chef d'une école ou plutôt d'une secte ; car ses admirateurs crient au blasphème dès qu'on ose faire remarquer ses défauts².

C'est au nom de cet agrément donné par la société que la charge se poursuit en visant – derrière les vices du style – l'éthique de la langue, et le politique corrélé du langage :

Sur la foi des gazettes, échos des partis, les étrangers le regardent comme un prosateur fait pour éclipser Fénelon, Bossuet et Buffon. Plusieurs livres destinés à l'éducation de la jeunesse le présentent comme un modèle excellent qu'on doit chercher à égaler. [...] Il nous suffit de faire observer aux amis de la saine littérature, qu'engagés une fois dans ce sentier tortueux, *les jeunes écrivains s'accoutument à ne plus parler français*. On confond tous les genres, on fait un abus continuel de *l'antithèse* et de *l'hyperbole*, on joint à l'enflure du style oriental un *jargon métaphysique absolument inintelligible*, et tandis que, sur les tréteaux des boulevards, *l'équivoque* grossière avilit les plus nobles expressions, un *pathos* plus amphigourique que le langage des *Précieuses* de Molière est admis dans les ouvrages sérieux.... Nous signalons un danger imminent pour la langue française...³

2. Charles-Louis Cadet-Gassicourt [1769-1821], *Saint-Géran ou La Nouvelle langue française, Anecdote récente, Suivie de L'Itinéraire de Lutèce au Mont Valérien, en suivant le fleuve Séquanien et revenant par le mont des Martyrs ; Petite parodie d'un grand voyage*, À Bruxelles, chez Weissenbuch, et à Paris, chez D. Colas, Libraire, seconde édition, « Un mot sérieux au lecteur raisonnable », p. II-IV.

3. *Ibid.* p. VII ; je souligne.

L'expérience ultérieurement relatée dans le récit expose très ironiquement le passage progressif du détournement de la langue à l'incompréhension et à l'incommunicabilité.

Un père n'entend plus, ne *comprend* plus son fils. Et c'est là – me semble-t-il – la marque essentielle de la transition du XVIII^e au XIX^e siècle. À la suite de la Révolution de 1789, on a beaucoup parlé d'effondrement d'un monde, de dévalorisation des formes anciennes du pouvoir politique, du savoir scientifique et empirique, du goût et de l'esthétique, des pratiques sociales et des techniques. À partir de documents entièrement différents, Jean-Pierre Seguin, mais aussi Brigitte Schlieben-Lange, Jacques Guilhaumou, Sonia Branca, Roberto Pellerey ont pu montrer la validité et le poids sur les usages du sentiment d'insécurité sémio-linguistique qui s'est insinué alors dans la conscience des usagers éclairés du français, et dans l'inconscient des locuteurs spontanés. Un sentiment qui ruine le beau mythe du « génie » de la langue, mais qui promeut en sa place celui des auteurs et de leurs idiosyncrasies. En 1730, l'abbé Prévost pouvait bien publier *l'Histoire du Chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, et c'est une « histoire »... Le XIX^e siècle abrègera le titre en *Manon Lescaut*, titre que Henri Meilhac et Philippe Gille réduiront encore pour Massenet en *Manon* ! Mais c'est que dès le début du siècle, il n'est plus question d'histoire lorsque Chateaubriand s'écrit dans *René*, ou écrit *Atala*, que Senancour nomme *Oberman*, que M^{me} de Staël se préoccupe de *Delphine*... Et c'est ainsi que, par les « vertus » d'une certaine pratique de la langue, d'Arlincourt, l'auteur *d'Ipsiboë*, sera identifié comme narrateur en tant que le Vicomte inversif...

Dans quelle mesure peut-on encore parler de langue française si la pratique de cet instrument ne parvient pas, ou ne réussit plus, à ressouder les parties éclatées d'un corps social fracturé par les différences de génération, d'histoire, de géographie et d'idéologie ? Le malaise supposé perçu par Saint-Geran à l'articulation du XVIII^e et du XIX^e siècle s'inscrit bien dans un triple vacillement, si je puis dire, aux implications particulièrement profondes.

Ce sont d'abord des émois grammaticaux : derrière une prononciation et des graphies portant la trace de leurs décalages historiques, les « *phrases boursoüflées* » dénoncées par le personnage principal exposent une syntaxe accumulative en contradiction avec les règles classiques de la méthode analytique qui prônent au contraire décomposition et hiérarchisation logique :

Tandis que le courant du milieu entraînerait vers la mer les cadavres des pins et des chênes, je verrais sur les deux courants latéraux, remonter le long des rivages des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verts, des hérissons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarqueraient passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, aborderait endormie dans quelque anse retirée du fleuve ; tandis que notre œil observateur, perçant dans les longues avenues de la forêt,

apercevait les ours enivrés de raisins, chancelans sur les branches des ormeaux⁴.

Rien ici qui ne soit violemment déviant par rapport à la norme. Mais une succession d'infractions minimales dont l'accumulation fait dériver le commentaire strictement grammatical vers l'évaluation des qualités ou des défauts d'un *style*. On conçoit dès lors aisément qu'entre les derniers feux de la grammaire métaphysique diffractés par le courant de l'Idéologie (1800-1838) et les premières lueurs d'une linguistique historique du français (1860-1880), les analyses grammaticales aient si facilement fait place à des commentaires « stylistiques », laissant à la libre appréciation épilinguistique de chacun la compréhension des mécanismes et l'estimation de leur adéquation à un projet expressif et signifiant.

*Dans ces émois s'insinuent alors de troublants frissons lexicaux : les « alliances de mots barbares », le « jargon métaphysique » jugé par Saint-Géran comme « absolument inintelligible » dans la lettre de son fils, la prolifération des termes scientifiques ou techniques, les étymologies permettant « de ne pas nommer les choses comme tout le monde les nomme », ce sont là les marques superficielles les plus évidentes du passage du temps et de la subversion des anciennes valeurs de sens par les effets de mode. Les événements politiques et culturels marquant la transition du XVIII^e au XIX^e siècle sont ainsi enregistrés et homologués par un lexique que travaillent les disputes des puristes classiques, d'une part, contestant les déplacements du vocabulaire, et des progressistes soutenant cette évolution nécessaire à la mise en discours des interdits antérieurs de la langue, d'autre part. La thèse de Max Frey sur *Les Transformations du vocabulaire à l'époque de la Révolution* (1925) entérine ce malaise généralisé qui se traduit par une incapacité absolue des éléments idéologiquement critiques du lexique à garder quelque stabilité dénotative que ce soit. Et, dans des strophes célèbres de « La Maison du berger », Alfred de Vigny dénonce « les discours passagers » jetés « aux vents de la tribune ».... Georges Matoré, dès 1946, dans ses recherches sur le vocabulaire de la prose littéraire entre 1833 et 1845⁵, Robert Dagneaud, ensuite, en 1954⁶, Gunnar von Proschwitz enfin⁷, ont eu l'occasion de mettre ce fait en évidence.*

Mais derrière ces mouvements d'une tectonique de la langue ce sont les *vibrations de l'épilinguistique* qui se manifestent et déstructurent les us et coutumes du beau langage : les « images burlesques », l'« abus continuel de l'antithèse et de l'hyperbole », le recours à une « vieille éloquence », l'emploi du « langage des Précieuses de Molière », et de la « langue surannée de Fénelon, de Bossuet, de Racine et de Buffon », le refus des « expressions triviales », telles sont les marques de l'expression susceptibles d'éveiller sympathie ou exaspération en l'homme de paroles et de

4. *Ibid.*, p. 19-20.

5. Georges Matoré, *Le Vocabulaire et la société sous Louis-Philippe*, Paris, Droz, 1951.

6. Robert Dagneaud, *Les Éléments populaires dans le lexique de La Comédie humaine de Balzac*, Quimper, éd. Ménéz et Cie, 1954.

7. Gunnar von Proschwitz, « Le vocabulaire politique du XVIII^e siècle, avant et après la Révolution. Scission ou continuité ? » dans *Le Français moderne*, avril 1966 p. 87 suiv.

discours. Jean-Pons Gaspard Viennet, auteur de l'autre bord, si je puis dire, dans des satires coruscantes se moque de ces affectations du langage et des poètes qui en ont fait leur marque de fabrique :

C'était un feu roulant d'énigmes, d'hyperboles ;
J'y cherchai vainement le sens de ses paroles,
Et crus que mes voisins allaient être indignés
Des bulles de savon qu'il leur jetait au nez.
Ce furent des bravos, des transports, des extases ;
La beauté se pâmait en répétant ses phrases ;
Et quand il eut fini de les faire claquer,
Aucun des auditeurs ne sut les expliquer.
(*Épîtres et Satires. Aux Muses sur les Romantiques*, 1824, v. 69-76)

Point n'est alors besoin d'être grammairien, homme de lettres ou pédagogue pour être légitimé à s'exprimer à ce sujet. Un sentiment général de la langue et du langage s'installe à l'arrière-plan des usages effectifs, et chacun devient plus ou moins apte à juger des effets créés par les discours perçus ou émis.

L'étude consacrée naguère par Nathalie Fournier au Français de l'île Bourbon Henri Paulin Panon Desbassayns, lors du séjour qu'il effectue en France (1790-1792), est très révélatrice à cet égard. Bourgeois des colonies, mais non encore pariso-tropisé comme Saint-Géran, Desbassayns s'est trouvé à l'écart de la norme du français écrit, et se défie en conséquence de sa propre compétence linguistique jusqu'à faire appel à un écrivain public pour rédiger ses courriers à l'île Bourbon. Il tient cependant, à son usage personnel, un journal de ses deux années parisiennes, au cours desquelles il recherche pour ses enfants une maison d'éducation en mesure d'épargner à sa progéniture le malaise et l'insécurité dans lesquels il se trouve. N. Fournier souligne à juste titre combien l'idiolecte de Desbassayns est « *perturbé essentiellement par sa mauvaise maîtrise du code écrit et par la dysharmonie qui en résulte entre l'oral et l'écrit* », toutes causes dont les effets sont réfléchis en discours par l'orthographe, la morphologie lexicale, le lexique, la syntaxe, la sémantique et les violences faites à l'encontre des concordances temporelles⁸.

Les innombrables discussions qui se font jour alors pour procéder à la hiérarchisation des usages de la langue confirment cette intense activité épilinguistique. On se défie d'une langue orale qui ne cesse de se développer et de prétendre à reconnaissance alors que seule la langue écrite est officiellement entendue et acceptée comme critère de sociabilité, ou plus exactement de bonne sociabilité... *Figurément, proverbialement, familièrement, bassement, populairement, vulgairement*, ce sont là les termes qui commencent à hanter la *doxa* développée sur la langue dans les grammaires et les dictionnaires par les instances

8. Nathalie Fournier, « Accord et concordance dans le journal parisien de Henri Paulin Panon Desbassayns [1790-1792] » dans *Grammaire des fautes et français non conventionnel*, Acte du IV^e Colloque international du GEHLE, décembre 1989, Presses de l'École Normale Supérieure de Jeunes Filles, Paris, 1992, p. 39-57.

socialement dominantes.

Les attributs de ces marques sont si spontanément reçus et si notionnellement diffus qu'ils paraissent être inscrits de droit dans la nature du langage. Et c'est dans ce cadre de contraintes latentes et d'impératifs socio-éthiques, sur fond d'idéologie controversée mais prégnante, que la constitution d'une grammaire et d'une lexicographie prescriptives active la prise de conscience des valeurs esthétiques s'attachant aux produits de la langue.

Ce sont alors de permanentes trémulations métalinguistiques qui, par le biais de l'école, s'emparent de la conscience des sujets : les analyses métaphysiques des grammairiens inspirés de Condillac et de Beauzée, à destination initiale d'un public savant ou demi-savant, sont progressivement concurrencées par celles, empiriques, qui dérivent de Lhômmond et de ses successeurs, orientées par le souci de faire acquérir à un public puéril, féminin ou socialement non instruit, les règles du fonctionnement pratique de la langue⁹.

Ainsi, en dépit des remparts et fortifications que grammaires et dictionnaires dressent autour de la langue, celle-ci est de plus en plus appréhendée sous un jour esthétique et subjectif qui la renvoie à sa nature de langage parmi les langages du siècle.

Et c'est ici que je retrouverai Louis-Sébastien Mercier et sa distinction aussi fameuse que violente entre *langue* et *langage*. Dès les années 80 du dix-huitième siècle, ses discours déstabilisent, fissurent et fracturent les belles assurances de naguère et imposent au lecteur la conscience de l'insuffisance des mots.

C'est dans ce rapport à la langue — dysphorique mais éminemment énergétique — que Mercier somme désormais le sujet de se placer, et l'on comprend que l'homme universel de naguère laisse alors transparaître l'énergumène (au sens évidemment étymologique !) sous l'individu : « Il n'est point de *règles fixes* pour cet art inconnu qui rend sur le papier la force de nos idées et la chaleur de nos sentiments »... Et Mercier de défendre la supériorité de ce qu'il nomme le langage sur la langue, c'est-à-dire un usage des signes libre et dynamique s'opposant aux formes figées et convenues de la langue :

[...] le **LANGAGE** est hardi, expressif, excentrique, tandis que la **LANGUE** est faible et timide, [...] il est sans bornes comme nos besoins, il préside à tous nos arts et métiers, il est la véritable âme de l'ordre et de la vie sociale, et fort de sa jouissance et de son utilité, il peut dédaigner la **LANGUE** des Académies. Les Académiciens auraient tué le **LANGAGE**, si les hommes avaient eu la faiblesse de les écouter. Le **LANGAGE** n'est point la grammaire, il n'est point l'anatomie de la **LANGUE**, il est fort au dessus de l'un et de l'autre. Le **LANGAGE** a son accent propre inhérent au climat, cet accent ajoute à sa richesse et lui donne une grâce et une variété particulière, [...] la **LANGUE**, un objet perpétuellement contentieux, un foyer de chicane, un océan de caprice, une

9. *La Grammaire en vaudevilles ou Lettres à Caroline sur la grammaire française*, par S** ; in-12, avec gravure, Paris, Barba, 1806. Voir *Le Nouveau rudiment des Dames, ou le vélocifère grammatical pour apprendre la langue française et l'orthographe en trois mois* ; ouvrage élémentaire unique en son genre, mis en vaudeville et dédié aux dames par M^{lle} Stéphanie de Warchout, âgée de quinze ans, élève de M. Galimard, professeur de grammaire [...] ; in-12, Paris, Martine, 1806.

arène ouverte à l'orgueil, à l'entêtement, au pédantisme ; qui aurait pu imaginer que quarante hommes mettraient tout leur esprit en commun pour le réduire [presque] à zéro dans [le labour séculaire d'un volumineux a.b.c.d. ; production sèche] qui pour l'usage journalier d'une société agissante et travaillante ne vaut pas tel salon de nos provinces, mais le titre imposant d'Académie française¹⁰.

De même que Mercier introduit une différence essentielle entre *peindre*, ce que font les mots, les phrases, les rythmes, les accents de la parole, et *peinturer*, ce que font les pinceaux et les crayons du peintre¹¹, il faut désormais tenir compte du principe d'émancipation qui s'applique autant au sujet individuel qu'aux objets lui servant à s'exprimer.

L'entrée dans le siècle se caractérise ainsi par une mise en doute et en cause de la transparence et de la rectitude des signes, et notamment des signes linguistiques.

Examinons maintenant rapidement ce qui se passe à l'autre extrémité de l'empan séculaire, ce qui marque le terminus *ad quem*.

La traversée du XIX^e siècle fait immédiatement apparaître aux yeux de l'observateur un massif incontournable, celui de toutes les interrogations – individuelles ou collectives – qui ont porté sur ses modes d'expression, qu'ils soient pratiques (grammaires, dictionnaires, rhétoriques), techniques (manuels de composition, de correspondance), scientifiques (imprimerie, téléphonie, cinéma), artistiques (musique, peinture, architecture)....

Et, parmi ce massif, se dresse encore plus majestueusement la tour de Babel de toutes les langues décrites et du langage dont le linguiste, désormais professionnel, entend maîtriser tous les étages grâce à la mise en place d'un projet scientifique au terme duquel l'objet « linguistique », apparu de façon conjoncturelle au début du siècle¹², va se doter d'une théorie unifiée et d'une épistémologie positive lui conférant toute légitimité à revendiquer l'épithète de « générale ». C'est ici que nous allons retrouver la dimension internationale d'une réflexion sur le langage qui agite toute l'Europe occidentale à cette époque. Les frères Schlegel, les frères Humboldt, l'Inde d'un côté, les Amériques de l'autre, les frères Grimm, Bopp, Rask, etc., et, en France, Lanjuinais, Raynouard, les philologues de la première génération (Paulin Paris, Xavier Marmier,

10. De manière générale, et en parallèle avec l'édition de la *Néologie* de Mercier qu'a procurée Jean-Claude Bonnet (Paris, Belin, 2009), on peut se reporter à la très utile compilation réalisée naguère par Geneviève Bollème, malheureusement aujourd'hui non rééditée : *Louis Sébastien Mercier, Dictionnaire d'un polygraphe*, Paris, Union Générale d'Éditions (10 / 18, 1233), 1978, et notamment à sa Préface. « L'écriture, cet art inconnu », p. 7-83.

11. « Que de gens s'imaginent *peindre* et qui ne font que *peinturer* les grands, les beaux ou les terribles objets de la nature ; tels que le soleil, un volcan, la mer courroucée, les Alpes, les eaux de Tivoli ; il est impossible de les peindre ; on ne peut que les peinturer. [...] Et pourquoi avoir tenté de rendre ce qu'il n'appartient qu'à la parole d'exprimer ; pourquoi une mutation nécessairement imparfaite tandis que nous avons l'écriture, et en elle seule de quoi créer et peindre ces vastes objets dans notre pensée » (G. Bollème, *Louis-Sébastien Mercier, op. cit.*, p. 174).

12. Gabriel Henry, en 1812, ou le comte de Lanjuinais en 1816, sans compter, en une autre conception, Nodier en 1831.

Francisque Michel).....

De Gabriel Henry (1812) à Ferdinand de Saussure, le *Mémoire* de 1879 et ses enseignements (1907-1911), en passant par Paul Meyer, Gaston Paris et bien d'autres, de la philologie à la linguistique historique et comparée, le paysage de l'étude des langues et du langage s'est suffisamment modifié pour que Saussure lui-même, en 1894, commence à envisager une théorie des signes :

Le langage n'est rien de plus qu'un *cas particulier* de la Théorie des Signes. Mais précisément, par ce seul fait, il se trouve déjà dans l'impossibilité absolue d'être une chose simple ni une chose directement saisissable à notre esprit dans sa façon d'être, alors même que dans la théorie générale des signes, le cas particulier des signes vocaux ne serait pas en outre le plus *complexe* (mille fois) de tous les cas particuliers connus, tels que *l'écriture, la chiffraison*, etc. (Bibliothèque de Genève, Ms. Fr. 3951/ 10 f. 91)

Ainsi, sous un angle épistémologique, la réflexion scientifique du XIX^e siècle conduit à rechercher le principe susceptible d'unifier une pensée du langage applicable à toutes les branches de l'activité humaine qui mettent en relation des formes d'expression et des formes de contenu. À commencer, bien sûr, par les pratiques des sciences que l'on nommera ultérieurement humaines : psychologie, sociologie, linguistique, pour embrasser à son terme les pratiques artistiques : littérature, peinture, musique, etc.

Dans le même temps, et en ces années d'intense bouillonnement intellectuel¹³, Adrien Naville, jeune professeur et contemporain de Saussure à l'Université de Genève, convaincu par ailleurs que l'homme porte en lui naturellement le développement esthétique, intellectuel et moral de la société, publie, en 1887, deux articles dans la revue *La critique philosophique*, sous l'intitulé « *De la classification des sciences. Thèses et questions. Étude logique* ». Il reprendra ces réflexions en 1901 dans une seconde édition intitulée *Nouvelle classification des sciences. Étude philosophique*. De la logique à la philosophie l'orientation a changé...

Naville, Doyen de la Faculté des Lettres et Sciences Sociales de l'Université de Genève, qui se tient au courant des développements de la science contemporaine, infléchit sa réflexion dans le sens non plus d'une hiérarchisation mais dans celui d'une théorie générale du savoir, et c'est dans ce cadre qu'il officialise le rôle de catalyseur assuré par Ferdinand de Saussure :

L'idée de la vie sociale qui, pour la psychologie, n'est qu'une des suppositions permises, devient une donnée pour la sociologie. La sociologie est la science des lois de la vie des êtres conscients – spécialement des hommes, – en société. Elle doit admettre comme données toutes les conditions sans lesquelles nous ne pouvons pas nous représenter la vie sociale. Quelles sont ces conditions ? Je ne sais si la science les a déjà suffisamment distinguées et énumérées.

13. C'est par exemple dans ces années que Michel Bréal met en place les principes d'une nouvelle discipline historique : la Sémantique (1883-1897). Dans les années 1890, Émile Durkheim fonde à l'Université de Bordeaux le premier département de sociologie. C'est en 1888 que le Collège de France appelle Théodule Ribot à sa chaire de Psychologie expérimentale et comparée. Dans le secteur de l'anthropologie, c'est en 1901 que Marcel Mauss prend en charge l'enseignement de l'« histoire des religions des peuples non civilisés » à la 5^e section de l'EPHE. Etc.

Une des plus apparentes, c'est l'existence de signes par lesquels les êtres associés se font connaître les uns aux autres leurs sentiments, leurs pensées, leurs volontés.

M. Ferdinand de Saussure insiste sur l'importance d'une science très générale, qu'il appelle sémiologie et dont l'objet serait les lois de la création et de la transformation des signes et de leurs sens. La sémiologie est une partie essentielle de la sociologie. Comme le plus important des systèmes de signes c'est le langage conventionnel des hommes, la science sémiologique la plus avancée c'est la linguistique ou science des lois de la vie du langage. La phonologie et la morphologie traitent surtout des mots, la sémantique du sens des mots. Mais il y a certainement action réciproque des mots sur leurs sens et du sens sur les mots ; vouloir séparer ces études l'une de l'autre ce serait mal comprendre leurs objets. Les linguistes actuels ont renoncé aux explications purement biologiques (physiologiques) en phonologie, et considèrent avec raison la linguistique toute entière comme une science psychologique (*Cours de linguistique générale*, éd. 1916, p. 103-104).

Et Saussure lui-même est réputé avoir enseigné que « la linguistique peut devenir le patron général de toute sémiologie, bien que la langue ne soit qu'un système particulier » (*ibid.*, p. 101), énoncé dont Michel Arrivé a bien noté qu'il ne figurait aucunement dans les sources manuscrites consultables du *CLG*¹⁴.

Mais le fait est là : après avoir vécu les affres de l'émergence d'un signe – verbal ou autre – qui se déconnecte progressivement des conditions de son inscription dans le monde, et qui, peu à peu, affirme son autonomie au regard des choses et des faits, philosophes, savants, artistes du dix-neuvième siècle conçoivent désormais la spécificité, la singularité même, de chacun de leurs modes d'expression. Au lieu d'être contraints par les systèmes du monde physique et idéologiques, ou par les principes et les règles de techniques et d'esthétiques académiques, ces modes d'expression font peu à peu l'apprentissage d'une émancipation jadis impossible. Autonomie en devenir, libération en projet de ce qui deviendra à son tour une nouvelle révolution.

Lorsque, dans *La Sauvage*, Alfred de Vigny décrit la jeune Indienne allaitant son enfant, il est l'un des premiers à oser cette insoumission, qu'il atténue immédiatement d'ailleurs par l'utilisation d'une des ficelles de la versification classique :

« Oui ! » dit la blonde Anglaise en l'interrompant. - « Oui ! »
Répéta l'Indienne en offrant le breuvage
De son sein nud et brun à son enfant sauvage.
Tandis que l'autre fils lui tendait les deux bras.

Un *Gradus français*, comme celui de Carpentier, en 1822, n'autorise pour *sein* que des épithètes telles que : *virginal, naissant, charmant, d'albâtre, de neige, de lis*, mais nullement une épithète qui renvoie spécifiquement à la couleur de la peau d'une jeune Indienne. L'audace de la notation est toutefois compensée sur le champ par le **d**étymologique et archaisant de **nu**, qui évite l'hiatus proscrit par les canons de la versification classique. Et il n'est point jusqu'au prévisible

14. Michel Arrivé, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF, 2007, chapitre 3, pages 86.

Sainte-Beuve qui n'y aille de son audace lorsqu'il déclare : « *La pointe extrême du Kamtschatka romantique, j'appelle cela la Folie Baudelaire* » (article du 20 janvier 1863, dans *Le Constitutionnel*, à propos des « Prochaines élections à l'Académie ») en osant, au prix d'une image exotique, braver par la rhétorique la clarté du discours critique

C'est bien dans cet élargissement, dans cet affranchissement à l'endroit des règles, des principes, des préceptes et des convenances que commence à germer la possibilité d'une approche générale des signes et des systèmes de signes qui bouleverse totalement les habitudes et la vision du monde des contemporains. Philosophie, politique, science, arts et littératures marchent désormais d'un même pas, et sont orientés par l'idée de progrès. Le clivage va ainsi se faire de plus en plus net et de plus en plus permanent entre les tenants de la modernité et les thuriféraires d'un monde passé.

À chaque novateur, son opposant réactionnaire ou sourd aux appels de l'innovation... À Hugo, son Viennet ; à Delacroix, son Delaroche, dont Baudelaire résume le talent : « une goutte d'eau dans un tonneau »... À Chopin ou Liszt, leur Marmontel, Kalkbrenner ou Thalberg dont la comtesse Belgiojoso résumait la concurrence en cette phrase lapidaire : « Thalberg est le premier pianiste du monde ; Liszt est le seul ! »

Le XIX^e siècle affirme pour l'individu, enfin reconnu dans ses idiosyncrasies, la nécessité de *comprendre* : non seulement celle qui découle de l'intellection, mais celle qui impose de saisir le monde, la société, le présent comme un tout en mouvement. Regarder vers l'Avenir, et appeler celui-ci à se réaliser par le biais de l'intelligence. Certes, l'histoire a été et reste encore pendant ce siècle un mode d'explication des phénomènes humains. La linguistique en est un des plus remarquables témoins sous ses atours « historique et comparée », mais, faisant de la chronologie et de la successivité le modèle de toute causalité, et repoussant celle-ci à l'infini, ce type d'histoire s'interdit d'aborder les principes généraux du langage et, plus généralement de toute science. Il devient alors nécessaire de changer de paradigme épistémologique et d'envisager un tout autre rapport des signes au monde. Le *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* que soutient Saussure, en 1878, constitue un point d'aboutissement, et, par l'auto-évaluation qu'elle suscite chez son auteur dans les années immédiatement postérieures, marque le point de départ de ce que Simon Bouquet nomme une « autre aventure de pensée : concevoir les fondements philosophiques d'une science du langage à venir, bien différente de la science comparatiste ». Une science qui traite du sens avec la même rigueur scientifique que le comparatisme avait apportée, avec ses « lois », à l'étude du son.

Dès lors, puisque la raison et l'explication des phénomènes ne réside pas dans des faits extérieurs, la nécessité s'impose de soumettre l'action du politique, de l'artiste, du sujet à l'analyse, et de penser le monde et les actes comme un

vaste système de signes perpétuellement mouvants, mais doté d'une structure interne. Et c'est ainsi que l'on peut désormais user de la métaphore pour mettre au premier plan l'analogie fondamentale, et parler d'une grammaire des arts du dessin, de la musique, de la danse. Le XIX^e siècle requiert l'adaptabilité aux situations changeantes. Et l'esprit doit y rester en état d'alerte.

Que devient alors la représentation du réel à travers les divers courants philosophiques, politiques, scientifiques, artistiques ?

Probablement a-t-on là un embryon de réponse avec ce qu'écrit Mallarmé, entre 1869 et 1871, dans le cadre de ses études de linguistique autour d'*Igitur* et de son projet de thèse de doctorat (Latin, *De divinitate*) :

Quiconque promène un regard de curieux sur les investigations actuelles¹⁵ ne peut s'empêcher de l'arrêter un moment sur la tendance qui, servie par des savants d'un incontestable mérite, arrive seulement à se formuler par cette accointance de mots : la *Science du Langage*, tandis que toutes les autres sciences ont trouvé leur dénominateur, qui les classe, dans la technologie collective. Cette jonction de termes qui nous arrête, ne nous apporte-t-elle pas l'impression, par le vocable de *Science*, d'acheminement à la connaissance de recherches sur un objet destinées à parvenir à l'état de *Notion* et à former un des termes de l'ensemble des notions humaines, dont la conscience seule est reconnue par notre époque pour l'Esprit ; et, par celui du *Langage*, leur objet, employé seul, l'impression la plus générale d'un moyen d'expression, je ne dirai pas de l'homme absolument, car, modifié par un terme adjacent tel que le *langage du cœur*, celui *des yeux*, *langages muets*, il convient à certaines portions isolées de son âme, et nous assimilons ces variations au *langage des choses*, mais, l'appliquant momentanément aux données que peut atteindre une science, ou à des notions, à une expression générale de notre esprit¹⁶.

C'est par l'intermédiaire du langage, *des langages*, que toute chose prend sa consistance, acquiert sa densité, trouve sa forme, se structure et fait sens. Par l'évocation même du son qui s'évanouit dans l'air, à peine prononcé, tandis que la périphrase en fixe l'identité formelle, la poésie devient cette activité « *transmutatoire du réel* » : « Aboli bibelot d'inanité sonore », permettant d'atteindre la « *notion pure* » des mots du poème, autrement dit, non leur référent du monde objectif mais leur essence, leur *idéal*.

Une telle postulation, de plus en plus évidente et prégnante à travers le siècle, est partagée alors par l'ensemble des pratiques ayant recours à cet objet

15. Friedrich Max Müller a publié en 1864 ses *Leçons sur la science du langage*.

16. *Notes sur le langage II*, édition Gordon Millan, Documents Stéphane Mallarmé, Nouvelle Série, IV, Saint-Genouph, Nizet, 2005.

17. On connaît les aléas de la gestation et de la confection de cette cinquième édition, et la consultation des *Registres* de l'Académie française fait clairement apparaître les différentes étapes de ce processus d'autant plus embrouillé que le corps même des Académiciens est clivé, à cette époque, entre ceux qui récuser les idées révolutionnaires : André Morellet (1723-1799), Jean-François Marmontel (1723-1799), l'abbé Gabriel Henri Gaillard (1727-1806), Jean-Baptiste Antoine Suard (1732-1817), Jacques Delille (1738-1813), Jean-François, marquis de Saint-Lambert (1716-1803), Félix Vicq d'Azyr (1748-1794), et ceux qui ont embrassé les thèses de la Révolution : Jean-François de La Harpe (1739-1803), Jean-François Ducis (1733-1816), Michel-Jean Sedaine (1719-1797), Sébastien-Roch Nicolas, dit Chamfort (1741-1794), Jean-Antoine de Caritat, marquis de Condorcet (1743-1794), Nicolas Beauzée (1717-1789), Jean-Sylvain Bailly (1736-1793) :

de médiation polymorphe qu'est le langage, tout langage.

Ce complexe sémiologique, pris en compte en lui-même et pour lui-même, s'installe alors de plus en plus dans son rôle d'agent de transition entre le sujet et son objet, et dans sa fonction de moyen de transaction entre l'idée voulue, recherchée et le réel du monde contemporain.

Que devient ainsi, en peinture, la représentation du réel à travers la peinture romantique, réaliste, symboliste, impressionniste, post-impressionniste et synthétique, pointilliste ? Quel chemin parcouru, de Géricault à Signac (1863-1935), en passant par Girodet, Delacroix, Courbet, Moreau, Manet, Monet ou Van Gogh, Cézanne, Gauguin...

De même, en musique, comment est-on passé des univers de Grétry (1741-1813) ami de Voltaire mais qui se retire en 1795 dans l'ancienne propriété de Jean-Jacques Rousseau, à Montmorency, à ceux des rêveries saint-simoniennes et orientalistes de Félicien-César David (1810-1876), puis au néo-classicisme d'Onslow, aux tourments de Berlioz, aux frénésies d'Alkan, aux passions mystiques quoique sensuelles de César Franck, aux gâités ambiguës d'Offenbach, aux effets exotiques de Bizet ou de Massenet, tout en laissant s'exprimer les subtiles modulations de Chausson, de Fauré, de Duparc, jusqu'à l'inouï de Debussy ?

Et que dire du parcours menant de Chateaubriand, Germaine de Staël, Benjamin Constant à Alfred Jarry, ou Félix Fénéon en passant par Stendhal, Vigny, Musset, Hugo, Flaubert, Baudelaire, Verlaine, Renan, Rimbaud, Lautréamont, Corbière, Laforgue, Mallarmé, Jean Lorrain, Rachilde (pour la part de son œuvre qui entre dans notre corpus : 1880-1918), voire Péguy et tant d'autres ? *Quid* du *sermo pedestris* de la prose et de ses « récitatifs » (Émile Deschamps) opposés au « chant » de la poésie à l'heure où la prose devient poétique en s'allégeant de sa fonction strictement dénotative et où le poème en prose dénonce les fausses certitudes de la mécanique versifiée ?

Je voudrais, pour conclure, insister sur l'extraordinaire diversité de cette traversée du siècle, mais aussi sur le sens de cette interrogation sous-jacente permanente qui l'a parcouru.

En 1798, la cinquième édition du *Dictionnaire de l'Académie*¹⁷ fait problème.

III, 386 : Projet d'un nouveau *Dictionnaire* sur un plan proposé par Voltaire le 7 mai 1778. L'ouvrage contiendrait « l'étimologie reconnue de chaque mot et quelquefois l'étimologie probable ; la conjugaison des verbes peu en usage ; les diverses acceptions de chaque terme avec les exemples tirés des auteurs les plus approuvés ; toutes les expressions pittoresques et énergiques de Montagne, d'Amiot, de Charron, etc., qu'il est à souhaiter qu'on fasse revivre, et dont nos voisins se sont saisis ; [...] ce seroit à la fois une grammaire, une rhétorique, une poétique, sans l'ambition d'y prétendre. » [*Registres de l'Académie française*, 1791-1800, p. 39].

IV, 196-198 : Un exemplaire du Dictionnaire, chargé de notes marginales et interlinéaires, est préparé pour une cinquième édition [id. p. 39].

IV, 227, 235-237 : Ordre de Romme, président du comité d'instruction publique de remettre au comité cet exemplaire bien que l'impression soit commencée [id. p. 39-40].

IV, 228 : Décret de la convention chargeant les libraires Smits, Maradan et Cie, de le publier après son entier achèvement [id. p. 40].

IV, 237, 238 : Un prospectus est lancé en nivôse an X, qui annonce l'apparition de l'ouvrage pour la

Les anciens Académiciens ne se retrouvent pas dans cet ouvrage, retailé et configuré à la hâte. Le citoyen Laveaux, en 1802, dénonce cette mauvaise « cuisine » : « On ne vit paroître que l'ancien Dictionnaire de l'Académie, avec tous les articles qui supposoient l'existence des anciennes institutions, mutilé par des suppressions nombreuses, et défiguré par une multitude d'additions barbares, obscènes, ou absolument étrangères à la langue ». Il en propose alors une nouvelle édition enrichie de 20 000 mots qu'il annonce fièrement :

Nous avons cru que le moment étoit venu de donner une nouvelle édition du *Dictionnaire de l'Académie française*.

Un nouveau siècle commence ; il sera pour les arts utiles, ce que le siècle de Louis XIV fut pour les beaux arts, la littérature et le goût.

Les préjugés, livrés à eux-mêmes, se dissipent de jour en jour ; la justice et la raison rallient tous les esprits ; les vrais principes sociaux sont généralement reconnus, leur développement s'opère de plus en plus ; la paix doit nous rattacher à tous les peuples

fin de pluviôse ; il paraît bientôt après sous ce titre : *Dictionnaire de l'Académie française*. Nouvelle édition augmentée de plus de vingt mille articles.

IV, 239 : Cet ouvrage donne lieu à un long procès entre ses éditeurs.

IV, 240 : Mémoires et *factums* contradictoires imprimés à cette occasion.

IV, 240 : Liste de ceux que possèdent les archives de l'Académie.

IV, 240-244 : L'exemplaire avec notes manuscrites remis à Smits est réclamé au ministre de l'Intérieur par les membres de l'Institut national.

IV, 242-243. Les archives de l'Académie rentrent en possession de cet ouvrage, le 9 germinal an XI.

On connaît également les circonstances du débat juridique qui s'est installé dans une période de flou réel : l'institution académique a souffert du laps qui sépare sa suppression, le 8 août 1793, de son rétablissement dans ses droits, le 25 octobre 1795 comme *Institut de France des Sciences et des Arts*, et, à l'issue d'un processus complexe, de la publication de sa 5e édition en 1798, qu'on lui reprochait de ne point faire paraître.

André Morellet, Dominique-Joseph Garat (1749-1833), l'abbé Simon-Jérôme Bourlet de Vauxcelles (1734-1802) et le citoyen Nicolas-Joseph Sélis (1737-1802) durent en conséquence travailler ferme entre le 8 septembre 1793, jour où Morellet répond à la demande de restitution à la Convention du travail de l'Académie, que lui avait adressée Romme, et cette échéance de 1798. Le travail des Académiciens, qui était fait de corrections manuscrites sur *Acad 4* (1762), avait dû être détourné et caché, au motif que ces corrections étant désormais propriété du peuple, il était donc illicite que les anciens membres de l'Académie en détournent toujours le matériel. Les Idéologues soutenaient majoritairement la position de la Convention, et Domergue, dans le fameux *Prospectus des Amateurs de la Langue française*, écrivait sans sourciller : « Abolissons les ordres, fondons la République des lettres, et que dans notre société des amateurs de la langue, tous soient égaux en droits : l'homme, la femme ; l'académicien, le simple littérateur : l'habitant de la capitale, celui des départements : le correspondant français, le correspondant étranger » (Domergue, *Prospectus*, 1791, p. 4).

La haine de Napoléon, pour les Idéologues, fit que la deuxième classe de l'Institut, qui était la leur, fut supprimée, et qu'une nouvelle Commission du Dictionnaire fut mise en place le 30 janvier 1805, avec Morellet, Sicard, Boufflers, Arnault et Suard. C'est là l'historialité dans laquelle *Acad5-Ac* et *Acad5-Laveaux* trouvent leur place au sein de la série qui va de 1694 à nos jours, en passant notamment par 1762 et 1835. Mais, aux yeux des survivants de l'Académie et de leurs imprimeurs, *Acad5-Laveaux* était une contrefaçon, une imposture, un vol. On sait quels débats s'ensuivirent et la teneur des propos de la plaidoirie de l'avocat Gaspar-Gilbert Delamalle (1752-1834) défendant les intérêts de Laveaux, Moutardier et Leclère. Le Tribunal de première instance ayant jugé antérieurement que le dictionnaire était « une propriété commune à tous les citoyens individuellement, et que tous pouvaient l'imprimer, comme tous peuvent puiser de l'eau à une fontaine publique, comme tous peuvent aller et venir sur un grand chemin, (Procès-verbaux de l'Académie française, 1803, p. 9), tandis que le Tribunal criminel « [...] a reconnu, au contraire, que ce Dictionnaire était une propriété nationale, appartenant à la Nation, prise collectivement, (*ibid.*). La défense de Delamalle repose dès lors sur l'observation de cinq espèces de différences dans l'ouvrage de Laveaux : 1° dans le plan ; 2° dans l'orthographe ; 3° dans l'espèce de la matière ; 4° dans la quantité de matière ; 5° dans la rédaction. On entre ici dans le domaine de l'historicité du dictionnaire, ou plutôt des historicités spécifiques de chacune des éditions connues de cet ouvrage, y compris les contrefaçons.

du monde ; le commerce, les manufactures, les métiers, le perfectionnement des sciences et des arts utiles, sont devenus l'espoir, l'ambition et la gloire de tous. La France, qui ouvrit jadis à l'Europe la carrière de la belle littérature, va lui frayer aujourd'hui celle de la vraie gloire dans tous les genres.

La langue commune n'aura bientôt plus d'autres bornes, que celle de toutes les sciences et de tous les arts.

C'est dans ce moment favorable, que l'on peut avec confiance fixer dans un *Dictionnaire*, les expressions analogues aux idées nouvelles qui ont acquis un degré suffisant de stabilité ; c'est dans ce moment que l'on peut rectifier les explications anciennes, rassembler d'avance et expliquer tous les termes vers la connaissance desquels la nation se porte avec ardeur, excitée par ses nouvelles passions, ses nouveaux goûts, ses nouveaux besoins. [...] (*Acad5-La, Discours préliminaire*, p. VI).

Ce vacillement de la société que reproduisent les incertitudes de la langue ouvre sur un appel progressiste à l'avenir et à la mutualisation des objectifs des Arts et des Sciences. Un mouvement est enclenché...

Dès 1800, la physique s'ouvre à l'innovation grâce à Volta qui invente la pile permettant la découverte de l'électrolyse de l'eau. Le signal électrique y trouve une de ses premières formulations.

Avec *De la Littérature*, M^{me} de Staël fait résonner en France les échos de la réflexion romantique d'outre-Rhin.

La même année, Louis-François Adrien Boieldieu produit avec succès *Le Calife de Bagdad*, qui fait résonner aux oreilles des auditeurs de la salle Favart un orientalisme déjà distinct des turqueries du XVIII^e siècle.

En 1801 Hegel met en évidence la différence entre l'idéalisme transcendantal de Schelling et l'idéalisme éthique de Fichte, qui insiste sur le rôle de la volonté morale et de la liberté. On sait où tout cela mènera.

À la même époque les recherches arithmétiques de Gauss donnent naissance à la théorie moderne des nombres.

Et ce mouvement va se poursuivre sans relâche à travers tous les aléas de l'histoire d'une nation, tous les épisodes du développement d'une société, tous les à-coups de transformation des mentalités...

Le premier *Mémoire* de Fresnel sur la diffraction de la lumière, qui reprend la théorie ondulatoire date de 1816, qui est aussi l'année de création par Rossini du *Barbier de Séville*, d'après Beaumarchais, dont la musique affole déjà les traditions classiques de l'opéra. C'est encore l'année de l'échouage de la *Méduse*, sur les récifs de l'île d'Arquin, dont Géricault, en 1819, tire le puissant tableau que l'on sait : *Le Radeau de la Méduse*. Mais c'est aussi l'année de publication, par Chateaubriand, de *La Monarchie selon la charte*, qui fustige la modération du gouvernement, et entraîne sa révocation.

En 1822, Champollion, grâce à la pierre de Rosette, déchiffre les hiéroglyphes, tandis que Nicéphore Niépce invente la photographie, que Daguerre et Bouton ouvrent leur Diorama au numéro 4 de la rue Samsonn et que Chérubini inaugure sa carrière de directeur du Conservatoire de Musique

en... interdisant au jeune François Farine, alias Franz Liszt, d'en être l'élève....

1830, bien sûr, et les échos d'une autre révolution. Entre l'invention du Braille (1829), la première de *Hernani*, *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, la *Symphonie fantastique* de Berlioz et *La Liberté guidant le peuple* de Delacroix en 1831....

L'instauration concomitante d'une langue nationale, par un roi qui n'est plus le lieutenant de Dieu sur la terre mais simplement le roi des Français, roi-citoyen comme il y aura des soldats-laboureurs. Une langue dont la finalité va peu à peu constituer la « nature » et pour laquelle les frères Bescherelle vont produire une *Grammaire* (1834) et un *Dictionnaire* (1844), qui deviendra *Dictionnaire national*. Un processus soutenu par l'enseignement obligatoire que Guizot entend mettre en place (1833)... Après l'*Essai de Grammaire générale*, publié anonymement en 1837 de la main de Proudhon, l'extinction définitive, en 1839, des prétentions métaphysiques et idéologiques de la grammaire générale issue du XVIII^e siècle... Toute une ébullience culturelle qui marque une rupture définitive avec les modes de penser du passé : 1839 et 1845, le *Barzaz Breiz* de Théodore Hersart de la Villemarqué, 1845 toujours, et Catlin avec la découverte de *L'Art primitif des Indiens*, qui bouleverse et ébranle tous les critères esthétiques jusqu'alors en usage et reconnus. Liszt attentif à la musique des Bohémiens dont il va faire une figuration de la musique hongroise, George Sand qui donne la parole aux Berrichons, le décret du 13 septembre 1852 du ministère de Fortoul et Nerval qui collecte les chansons du Valois, etc.

Tout ceci nous ramène aux émois, aux frissons, aux trémulations autour de la langue et de ses signes que j'évoquais en première partie, et, par conséquent, aux interrogations que suscite un nouvel objet qui se découvre au-delà de la langue, au-delà des langues : le langage. Le langage dans ses rapports à la vie. D'où la célèbre métaphore de « la Vie du langage »...

Quelle place la science doit-elle, dans ce cadre, dévoluer à cet objet ? On retrouve ici les questionnements des maîtres allemands auprès desquels les philologues français de la seconde génération (Gaston Paris, Paul Meyer, Michel Bréal, etc.) vont aller s'acculturer.

D'un côté, des préoccupations méthodologiques et théoriques (le terme *épistémologique*, anachronique pour l'époque, ne conviendrait pas) : la linguistique est-elle une science naturelle ou une science historique ? Et si c'est une science historique peut-on lui appliquer les méthodes des sciences naturelles ?

D'un autre côté, si la langue française s'avère à travers son histoire, qu'en est-il de cette dernière et de la possibilité de reconstituer et narrer une histoire de la langue française, une histoire du français qu'illustreront les œuvres des plus notables de ces Français ?

Ces interrogations ne cessent de se redoubler et de troubler l'image que l'on peut avoir des signes : la langue est-elle, par exemple, 1^o un organisme physique, 2^o une entité psychologico-individuelle, 3^o une cristallisation sociale, 4^o une construction conceptuelle de l'homme, 5^o le simple étiquetage

d'occurrences spatio-temporelles individuelles, ou 6° la pure représentation d'un objet inexistant ?

Interfèrent ici, dans la pensée du XIX^e siècle, des intérêts et des paramètres idéologiques dont le langage est l'objet et que supporte une langue désormais fixée dans son idéologie convenable, le français, en dépit des recherches sur l'Argot et autres formes de langage déviant que Francisque Michel, Lorédan Larchey ou Marcel Schwob développent par ailleurs.

L'embarras de Lucien Adam, constatant en 1882 que les linguistes peuvent revendiquer pour leur objet soit le statut de science naturelle (Schleicher, Hovelacque, Vinson), soit celui de science historique (William Dwight Whitney [1827–1894]), soit un statut double de science historique et naturelle (Max Müller), signe l'importance du débat sur l'évolution qui a traversé tout le XIX^e siècle.

On comprend alors que, dans le devenir de ce siècle, Cournot (1801–1877) se soit déjà intéressé à l'opposition de l'histoire et de la science (1851). Tandis que la seconde vise le général et formule des concepts dont les objets « se valident par des théorèmes » (*Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique*, Paris, 1851, rééd. Hachette, Paris, 1912, p. 180), la première ne travaille empiriquement que l'individuel et le contingent.

Ainsi, lorsque les historiens utilisent le terme de *loi*, en voulant se hausser au niveau des nouvelles exigences de la science, ils ne cherchent qu'à dissimuler la faiblesse de leur assise épistémologique fondée sur l'unicité des faits.

Et c'est ainsi que naît progressivement au cours du siècle la conception d'une histoire de la langue (française). Des balbutiements de Gabriel Henry en 1812 aux essais de Littré en 1862, en passant par Peignot et quelques autres, puis à la somme que Petit de Julleville va restituer, intégrée en sous-main à une histoire de sa littérature, tandis que son collaborateur Ferdinand Brunot reconstituera cette histoire en s'émancipant de la tutelle littéraire pour mieux cerner les mécanismes grammaticaux et les évolutions lexicales qui attestent de la vitalité de cette langue. Tandis que la linguistique générale vise, en cette fin du XIX^e siècle, à échapper au reproche infâmant de « bricolage » progressivement associé à la pratique de la linguistique historique, l'histoire de la langue française cherche, pour sa part, à se défaire du reproche de « braconnage » en terres littéraires qui lui est adressé depuis le début du siècle. On sait qu'en confiant sa succession à Charles Bruneau pour le XIX^e siècle, Ferdinand Brunot n'eut pas la main heureuse puisque le premier ne put faire mieux que de re-convoquer à grands frais les auteurs les plus célèbres de ce siècle pour reconstruire une histoire de cet objet mal fondé.

Pour échapper à cette critique, il faut dès lors envisager un objet plus large et général que les langues, que la langue, un objet plurimorphe : le langage. Et c'est alors à la *sémiologie* que revient la charge d'intégrer les résidus de l'analyse du signe que la biologie, la psychologie, la sociologie, l'histoire, l'Art ne peuvent

isolément analyser.

Tout le parcours du XIX^e siècle nous montre cet effort de la pensée en quête d'un sens qui ne cesse de se dérober puisque, principe fondamental de la sémiologie selon Saussure, les signes qui le sous-tendent et que l'on prétend identifier comme des entités positives, ne peuvent se définir que par leurs différences et leur négativité :

Il n'y a dans la langue ni signes, ni significations, mais des différences de signes et des différences de significations, lesquelles 1^o : n'existent absolument que par les autres (dans les deux sens) et sont donc inséparables et solidaires, mais 2^o n'arrivent jamais à se correspondre directement.

D'où l'on peut immédiatement conclure : que tout, et dans les deux domaines (non séparables d'ailleurs), est négatif dans la langue — repose sur une opposition compliquée, mais uniquement sur une opposition compliquée, mais uniquement sur une opposition, sans intervention nécessaire d'aucune espèce de donnée positive¹⁸.

Bien après la mort de Hugo (1885) et la fin d'une poésie dont les sujets ressortissent de la prose, Saussure se fait ici l'écho indirect du dessein de Mallarmé, lequel prônait la « disparition élocutoire du poète qui cède l'initiative aux mots », et à leur combinaison en syntaxe, puisqu'il n'existe aucune connivence, aucune complicité entre les mots et les choses. Des mots qui, comme signes, acquièrent désormais leur totale liberté, leur absolue émancipation, et le pouvoir non pas de simplement dire mais de signifier en vertu de l'arachnéenne réticularité qu'ils tissent à l'intérieur des différentes strates du langage :

Le vers qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire, achève cet isolement de la parole : niant d'un trait souverain, le hasard demeuré aux termes malgré l'artifice de leur retrempe alternée en le sens et la sonorité, et vous cause cette surprise de n'avoir jamais ouï tel fragment ordinaire d'élocution, en même temps que la réminiscence de l'objet nommé baigne dans une neuve atmosphère¹⁹.

Nous avons là comme le résumé d'un long et lent cheminement qui, déniait peu à peu, à travers le siècle, la positivité référentielle des signes, fait de ces derniers les signaux, les symboles, voire les symptômes d'une transformation radicale de la pensée du langage et de l'humain. On comprend mieux aussi, pourquoi et comment, dans le droit fil de cette longue histoire qui fait de nous les héritiers plus ou moins reconnaissants du XIX^e siècle, Émile Benveniste (né en 1902, donc dans la période qui m'importe ici) a pu élaborer sa conception de la langue devenue « signifiante » puisque, d'une part, la langue est sémiotique en tant que système de signes co-articulés et que, d'autre part, les productions issues de la co-articulation de ces signes dans l'énonciation discursive

18. Ferdinand de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, NRF, Gallimard, 2002, p. 70.

19. Stéphane Mallarmé, *Crise de Vers*, dans *Œuvres complètes*, éd. Henri Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1945, p. 368.

introduisent la dimension sémantique en son sein même, multipliant ainsi à l'infini les possibilités de signification dans un univers qui a fait de la totalité le cadre à l'intérieur duquel les fragments font sens. Et c'est peut-être là une façon de boucler le long et lent trajet de l'esprit que Senancour, encore lui, entrevoyait déjà en 1804, lorsqu'il s'adressait à ces improbables lecteurs capables comme lui de reconnaître dans les signes perceptibles du monde les indices, les symptômes et les symboles d'une vérité accessible seulement aux initiés :

Mais vous que le vulgaire croit semblable à lui, parce que vous vivez avec simplicité, parce que vous avez du génie sans avoir les prétentions de l'esprit, ou simplement parce qu'il vous voit vivre, et que, comme lui, vous mangez et vous dormez ; vous jetés çà et là dans le siècle vain, pour conserver la trace des choses naturelles, *vous vous reconnaissez, vous vous entendez dans une langue que la foule ne sait point*, quand le soleil d'octobre paraît dans les brouillards sur les bois jaunis ; quand un filet d'eau coule et tombe dans un pré fermé d'arbres, au coucher de la lune ; quand sous le ciel d'été, dans un jour sans nuages, une voix de femme chante à quatre heures, un peu au loin, au milieu des murs et des toits d'une grande ville²⁰.

Bien loin d'être « stupide », comme le condamnait un Léon Daudet dépassé par les enjeux en tous genres de cette période, ce siècle est aujourd'hui, pour nous, à l'origine d'une des plus grandes révolutions de la conscience critique et herméneutique : celle qui permet d'envisager l'univers tout entier comme un ensemble de correspondances dont les signes régulent et ordonnent la composition. C'est ainsi que, pour s'être affirmé dans la discontinuité et la rupture fracassantes en ses débuts, le Dix-Neuvième Siècle fait de nous, aujourd'hui, ses légataires modernes et post-modernes, qui l'évaluons et le comprenons rétrospectivement dans la continuité de la tension créée par la recherche permanente du sens labile des signes et de leurs combinaisons.

Probablement est-ce là le plus riche enseignement que délivre le Dix-Neuvième Siècle européen dans son constant souci des préoccupations sensibles, sémantiques et sémiologiques de ses artistes, de ses philosophes, de ses savants, de ses politiques qui, tous, à un moment ou à un autre, se sont penchés sur la question dirimante des langues, de la *Langue*, des langages, et du *Langage*. Comment, alors ne pas citer ce passeur d'un siècle à l'autre que fut Valéry :

Honneur des Hommes
Saint LANGAGE
Discours prophétique et paré,
Belles chaînes en qui s'engage
Le dieu dans la chair égarée
Illumination, largesse !
Voici parler une *Sagesse*
Et sonner cette auguste Voix
Qui se connaît quand elle sonne

20. Senancour, *Obermann*, éd. Béatrice Didier, Paris, Champion, 2003, p. 181 ; je souligne.

N'être plus la voix de personne
Tant que des ondes et des bois !

un poète épris du sens et amoureux des sens, évoquant ici la force oraculaire des signes que la langue concatène et que Rimbaud comme Verlaine et Mallarmé ont élevé à la puissance d'un langage fait pour exprimer les mystères de l'homme et de la nature.